

## PROLOGUE

*Le passé...*

CARTER

Tandis que je tends le bras, ma mère enroule ses longs doigts délicats autour de ma petite main.

– Saute, bébé.

Elle me sourit alors que je saute de la dernière marche du bus pour atterrir sur le trottoir. Nous rions ensemble. J'adore ma mère. Elle est amusante.

– Brrrr, il fait froid aujourd'hui, déclare-t-elle.

En levant les yeux, je découvre qu'elle tremble. Je lui souris tandis qu'elle remonte la fermeture éclair de son manteau pour que je n'aie pas froid. Elle fouille dans son sac, sort mon bonnet et mon écharpe favoris à l'effigie de Spider-Man et me les tend.

– Mets ça, chéri, dit-elle avec le sourire, en s'accroupissant devant moi pour enfiler mon bonnet sur ma tête et enrouler mon écharpe autour de mon cou. Laisse-moi te mettre tes gants, ajoute-t-elle en cherchant à nouveau dans son sac. Je ne veux pas que mon petit bonhomme attrape mal.

Immobile, je l'observe insérer mes petits doigts dans mes gants bleus, un à un.

– Voilà, bien au chaud.

– Bien au chaud comme un oisillon dans son nid.

C'est quelque chose qu'elle me dit chaque soir quand elle me met au lit.

– C'est ça, bébé, dit-elle en se penchant vers moi pour déposer un doux baiser sur mon nez.

Elle se redresse et me tend la main.

– Allez.

Tandis que nous marchons dans la rue, mes yeux étudient tout. Je ne crois pas être déjà venu ici auparavant. Il y a des magasins d'un côté de la rue et de grandes maisons de l'autre.

– Où sommes-nous, maman ? dis-je en regardant autour de nous.

Le vrombissement bruyant d'une moto me fait sursauter.

– C'est ma ville natale. J'ai grandi ici.

Je lève les yeux vers elle. Waouh ! Maman a vécu ailleurs que chez nous avant ?

Elle me regarde, mais elle a l'air triste.

– Tu vivais ici quand tu étais petite, comme moi ?

– Hmm, hmm. C'est ici que vivent tes grands-parents.

– J'ai une grand-mère et un grand-père ?

Je l'ignorais aussi. Je sens mes yeux s'écarquiller et mon sourire s'élargir. J'entends tout le temps les enfants de l'école parler de leurs grands-parents. Je me suis toujours demandé pourquoi je n'en avais pas, moi.

Je n'ai jamais posé la question à maman. Une fois, je lui ai demandé comment cela se faisait que je n'aie pas de papa comme les autres enfants, et ça l'avait fait pleurer. Je n'aime pas voir ma maman pleurer.

– Je t'amène les rencontrer. Ils ne t'ont encore jamais vu.

Je suis si excité, comme je l'étais il y a quelques semaines quand j'ai eu cinq ans et que ma mère m'a acheté un gros gâteau au chocolat. Mon copain Josh est même venu me voir. Et il m'a acheté un cadeau. Personne d'autre que maman ne m'avait jamais acheté de cadeau, avant. J'ai rencontré les grands-parents de Josh une fois, quand je jouais chez lui. Ils étaient vraiment gentils. J'espère que mes grands-parents sont comme les siens.

Je commence à sautiller parce que je suis très heureux. Maman s'arrête devant une grande maison blanche. Elle

est vraiment très grande, comme les maisons qu'on voit dans les films. Tellement plus grande que l'endroit où ma mère et moi vivons.

La main de ma mère se met à trembler alors qu'elle tient la mienne. Je la regarde. Elle a l'air furieuse, comme la fois où j'ai dessiné sur le mur à la maison. Ses yeux font des drôles de trucs.

– Tes mains tremblent, maman.

– Je vais bien, mon bonhomme, j'ai juste froid.

Elle baisse les yeux sur moi en souriant. Ses yeux expriment le bonheur quand elle me regarde.

– Tu veux que je te prête mes gants ?

– Non, bébé, dit-elle, et son sourire s'élargit.

Elle s'accroupit et pose ses mains sur mes joues.

– Peu importe ce qui se passera quand nous entrerons ici, souviens-toi simplement à quel point je t'aime et comme tu es spécial.

– D'accord.

J'adore ma maman. Je sais que je vais aussi adorer mes grands-parents.

– Tu es un bon garçon.

Elle se penche et m'embrasse sur la joue avant de se relever et reprendre ma main.

– Allons-y.

Pendant que nous parcourons la longue allée, la main de ma mère continue à trembler. Je regrette qu'elle n'ait pas mis mes gants. Je déteste qu'elle ait froid comme ça.

– Un..., deux..., trois..., quatre..., cinq.

Je compte les marches dans ma tête alors que nous les montons avant de nous arrêter devant la grande porte jaune. J'entends ma mère souffler fort. Elle lâche ma main, serre le poing et lève le bras, mais s'arrête à mi-chemin. Elle me regarde, et ses lèvres affichent un petit sourire avant qu'elle finisse par frapper à la porte. Je suis impa-

tient de voir mes grands-parents. J'espère qu'ils ont du chocolat. J'adore le chocolat.

Elle attrape ma main et la serre. Quand la porte s'ouvre, je lève les yeux vers l'homme qui se tient là. Il n'a pas l'air content lorsqu'il voit maman.

– Elizabeth, dit-il sur un ton sévère.

– Salut, papa, répond-elle nerveusement.

Il se détend quand maman lui parle. Les coins de sa bouche montent légèrement. Je sens un grand sourire apparaître sur mon propre visage. Waouh ! Ce doit être mon grand-père. Il a l'air si fort.

– Que fais-tu ici ? lui demande-t-il.

Ma mère ne dit rien pendant ce qui me semble durer un siècle.

– J'avais envie de vous voir. Je..., euh..., voulais que vous rencontriez votre petit-fils, Carter.

Elle serre à nouveau ma main en baissant les yeux sur moi.

– Bonjour, grand-père, dis-je.

Je suis devant mon grand-père à moi. J'ai envie de le prendre dans mes bras.

Il a de nouveau l'air en colère quand il me regarde. Puis sa tête remonte pour revenir à ma mère.

– Pourquoi as-tu amené ce petit bâtard ici ? demande-t-il très méchamment. Dégage-le de là. Ne le ramène jamais ici.

Il fait un pas en arrière et nous claque la porte au nez.

Ma mère fait un bruit bizarre et j'ai envie de pleurer. Je suis triste parce que ma maman est triste. Elle ne fait ce bruit que lorsqu'elle est bouleversée. Je n'aime pas mon grand-père. Il est méchant.

– Viens, bébé, dit-elle.

Quand ses yeux croisent les miens, je vois que ses larmes coulent déjà. Je n'aime pas voir ma maman pleurer.

Je dois presque courir derrière elle, car elle me tire par la main. Elle dévale l'allée et retourne dans la rue.

– C’est quoi, un bâtard ?

Je n’ai jamais entendu ce mot auparavant. À la manière dont mon grand-père l’a prononcé, cela ne semble pas être un mot gentil.

Ma question interrompt sa fuite. Elle s’essuie les yeux avec le dos de la main et s’accroupit devant moi.

– Tu n’es pas un bâtard, dit-elle d’un air triste. Ne fais pas attention à ce qu’il a dit. Tu es un petit garçon génial.

Elle dépose un baiser sur mon front.

– Je suis désolée de t’avoir amené ici.

– Ça va, maman, dis-je en m’efforçant d’être courageux.

Quand ma lèvre inférieure commence à trembler et que les premières larmes coulent, je sais que j’ai échoué. Je ne suis pas courageux.

– Oh ! bébé.

Elle ouvre les bras et me serre fort. Je pleure contre sa poitrine.

– Tu n’es pas un bâtard, répète-t-elle.

Je veux la croire, je la crois, mais pourquoi grand-père aurait-il dit ça si ce n’est pas vrai ? Je déteste être un bâtard. Même si je ne sais pas ce que ça veut dire, je sais que cet instant et ce mot horrible vont me coller à la peau pendant longtemps. Peut-être même pour le restant de ma vie.

\*\*\*

## **BÂTARD**

1. *Insultant*. Personne née hors mariage.
2. *Argot*.
  - a. Personne considérée comme méchante ou méprisable.
  - b. Personne considérée comme particulièrement malchanceuse.
3. Chose d’origine inconnue, inférieure ou discutable.

C'est amusant de voir comme un instant fugace peut vous transformer. Comme un tout petit mot peut vous définir. Je ne le savais pas, à l'époque, mais après ce jour, les choses ont changé..., j'ai changé. Je n'avais que cinq ans le jour où j'ai appris que j'étais un bâtard et, malheureusement, avec les années, c'est exactement ce que je suis devenu.

# PARTIE I





## I

*Le présent...*

CARTER

Après avoir déposé les derniers cartons dans le coffre de la voiture, je me retourne et jette un dernier coup d'œil au seul endroit que j'aie jamais appelé « ma maison ». L'endroit où j'ai vécu les dix-sept dernières années de ma vie. O.K., ce n'est qu'un vieil immeuble miteux, mais c'est chez moi. Je n'ai jamais rien connu d'autre. Ça me fout en rogne qu'ils me forcent à partir. Je redoutais ce jour. Je déteste devoir aller vivre avec ce peigne-cul que ma mère appelle maintenant son mari. Dieu merci, ça ne sera que pour six mois. Jusqu'à ce que j'aie dix-huit ans et que je devienne légalement majeur. Vous pouvez être certain que la première chose que je ferai, ce sera de quitter cet endroit paumé. Ma mère a cet enfoiré pour veiller sur elle, maintenant. Elle n'a plus besoin de moi.

Elle a commencé à sortir avec John Shepard il y a six mois. On pourrait appeler ça une romance éclair. Elle est restée seule depuis ma naissance ; alors, je suppose que je ne peux pas vraiment lui reprocher d'avoir voulu trouver un compagnon. Il n'y a toujours eu que nous deux. Au début, j'appréciais bien l'idée d'avoir une figure paternelle, mais mes espoirs ont vite été déçus quand j'ai appris à connaître Peigne-Cul. C'est comme ça que je l'appelle. Ça lui va à la perfection.

J'ai vu la différence chez elle quand elle revenait après être sortie avec lui. Elle était plus heureuse. Plus légère.

Comme si elle flottait ou un truc dans le genre. J'aimais la voir comme ça. Elle méritait le bonheur.

Ils se sont vus pendant quelques mois avant qu'elle le ramène à la maison pour me le présenter. Je me suis montré d'une sagesse exemplaire la première fois que je l'ai vu. Je faisais ça pour elle. Il était très agréable jusqu'à ce qu'elle quitte la pièce quelques minutes pour nous apporter à boire. La manière dont il m'a dévisagé avec mépris a instantanément éveillé mes soupçons. Avec le temps, ses regards se sont transformés en remarques haineuses. Au début, je n'avais rien fait pour les provoquer. Je suppose qu'il avait juste une dent contre moi pour une raison ou une autre. Peut-être parce que j'étais un bâtard. Qui sait ? J'étais habitué au rejet. Je l'avais connu toute ma vie. L'amour de ma mère a toujours été inconditionnel. Même quand je me conduisais mal, elle m'aimait toujours, s'inquiétait toujours pour moi. Je lui serai reconnaissant à jamais pour ça. Je lui en ai fait voir de toutes les couleurs au cours des années, mais ses sentiments pour moi n'ont jamais vacillé. *Pas une seule fois.* Je n'étais rien pour Peigne-Cul. Rien qu'une épine dans le pied. Quelqu'un qui se trouvait sur son chemin entre lui et ma mère.

J'étais anéanti quand il l'a demandée en mariage et qu'elle a accepté, mais je n'ai pas montré à ma mère ce que je ressentais. Je ne voulais pas faire éclater la bulle dans laquelle elle s'était enfermée. Elle méritait d'être heureuse après tous les sacrifices qu'elle avait faits pour moi pendant toutes ces années. Je n'allais pas être un obstacle pour elle.

Le jour où il a fini par lui mettre la bague au doigt est le même jour où il a dévoilé ses vrais sentiments me concernant. Il y a eu une espèce de cérémonie merdique au bureau d'état civil. C'était le premier mariage de ma mère. Elle méritait bien mieux que ça. Je n'avais même pas envie d'y assister, mais elle voulait que je sois là, et j'ai dû sourire et le supporter pour elle.

Après ça, nous sommes allés tous les trois dans un joli restaurant pour fêter l'événement. Enfin, eux, ils ont fêté ça, c'est sûr. Mais moi, non. Ma mère a demandé à Peigne-Cul de s'arrêter à la pâtisserie du coin pour qu'elle achète un beau gâteau. À la seconde où elle est sortie de la voiture, il m'a jeté un regard plein de haine dans le rétroviseur.

– J'aime ta mère, m'a-t-il dit. Mais ne va pas croire une minute que la moindre part de cette affection s'étend à toi, parce que ce n'est pas le cas. À mes yeux, tu es la clause gênante du contrat.

Je déteste l'admettre, mais ces paroles blessantes ont fait mouche. Elles n'ont fait que renforcer mon sentiment d'être un moins-que-rien.

*Pourquoi était-il si difficile de m'aimer ?*

Avant de fermer le coffre, mon beau-père sort la tête par la portière du côté conducteur.

– Dépêche-toi, *fiston*. Je n'ai pas toute la journée ! lance-t-il sur un ton sarcastique.

Je suis persuadé qu'il fait ce genre de connerie pour m'emmerder. Je tourne brusquement la tête vers lui.

– Je ne suis pas ton « fiston ». Tu ferais mieux de t'en souvenir, le vieux, dis-je en plissant les yeux. Si tu t'étais bougé les fesses et m'avais aidé au lieu de rester assis là à aboyer des ordres tout l'après-midi, on aurait fini depuis des heures.

Il rit à gorge déployée de ma remarque. Il agit si gentiment devant ma mère. Elle tombe dans le panneau tout le temps. La vérité, c'est que c'est un pauvre hypocrite. Dès que ma mère a le dos tourné, il me traite comme un minable. Peut-être qu'elle l'aime, mais pas moi. *Je le déteste*. Ce seront les six plus longs mois de ma vie.

Je ferme violemment le coffre et me rends du côté passager de la voiture.

– Essuie tes foutus pieds avant de monter ! lance-t-il.

Je jure que, s'il y avait une crotte de chien pas loin, je sauterais dedans juste pour le faire enrager.

J'obéis en soupirant avant de m'asseoir.

– Connard, dis-je en marmonnant.

– Fais gaffe à ton langage, mon garçon. Je ne tolérerai pas que tu parles comme ça dans *ma* maison, et surtout devant ta mère.

*Je n'ai jamais parlé comme ça à ma mère.* À lui, par contre, c'est autre chose. Je l'ignore et tourne la tête pour regarder dehors et jeter un dernier coup d'œil à *ma* maison alors qu'il recule dans l'allée. Mon Dieu, cela ne fait même pas vingt-quatre heures et j'ai déjà envie de lui mettre mon poing dans la gueule.

Pas un mot pendant le trajet jusque chez lui. Tant mieux. Mon estomac est noué. Vivre avec ce crétin va être l'enfer. Je ne sais absolument pas ce que ma mère lui trouve, mais bizarrement, il la rend heureuse. C'est la seule raison pour laquelle je supporte ces conneries. Je le fais pour elle, et pour rien d'autre. Après tout ce qu'elle a sacrifié pour moi, elle mérite d'être heureuse.

Il y a environ une heure entre mon ancien quartier et les portes de l'enfer. J'ai besoin d'une clope. Dès que nous arrivons dans la rue que je devrais désormais appeler « chez moi », mon rythme cardiaque accélère. La rue est bordée de belles maisons, avec des pelouses parfaites et des jardins bien entretenus.

*Je déteste déjà cet endroit.*

– Voilà ta nouvelle maison, *ma* maison. Ne l'oublie pas, annonce Peigne-Cul quand nous nous garons dans l'allée.

– Génial, dis-je en sortant de la voiture avant qu'il n'ait le temps d'ajouter quelque chose.

Je vais à l'arrière du véhicule pour déballer les cartons. Bien sûr, cette espèce de feignant reste dedans. Je suppose que je vais encore devoir me taper tout le travail.

*Normal.*

Alors que je m'apprête à ouvrir le coffre, je suis interrompu par un rire. Un rire pur, doux, agaçant. Je tourne brusquement la tête dans la direction d'où il vient, et c'est là que je la vois. En fait, la première chose que je vois, c'est son petit cul. Vêtue d'un short sexy, elle est penchée et caresse un chien. Je détourne les yeux et ils atterrissent sur le chien. C'est un berger allemand à poil long.

*Le chien parfait.*

J'ai toujours voulu avoir un chien comme ça, mais en vivant en appartement, il était impossible d'avoir des animaux.

Quand la fille se redresse, mes yeux remontent le long de ses longs cheveux noirs qui tombent en cascade dans son dos mince. Le soleil s'abat sur eux et illumine leur brillance. Je me surprends à souhaiter qu'elle se retourne pour que je puisse voir son visage. Mais comme elle ne le fait pas, mes yeux redescendent sur son cul. Et, waouh, quel cul !

Des images de moi en train d'enrouler ses cheveux autour de mon poignet tandis que je la penche en avant et que je la prends par-derrière me traversent l'esprit. Cela fait remuer ma queue. Bon sang, pourquoi ai-je laissé mes pensées dériver comme ça ? Son corps est peut-être canon, mais cela ne veut pas dire que son visage l'est aussi. Mais je suppose que si je la prenais par-derrière, cela ne poserait pas de problème, de toute façon.

Je la regarde lever le bras pour lancer la balle dans le jardin. Son lancer n'est pas mauvais pour une fille. Le chien se retourne et court la chercher. Quand il revient, il manque de la lâcher tellement il est excité. Elle se remet à rire, et je sens les coins de mes lèvres esquiver un sourire tandis que je les observe.

– Bon chien, dit-elle d'une voix douce en le grattant derrière les oreilles. C'est qui, le bon toutou ?

Quand le chien remarque que je les regarde, il lâche la balle et trotte dans ma direction.

– Salut, le clebs, dis-je en lui tendant la main pour qu’il me renifle.

Comme il semble amical, je me penche et passe les doigts dans son épaisse fourrure. Je sens mon sourire s’élargir. Sourire n’est pas quelque chose que j’ai l’habitude de faire.

– Lassie, l’appelle-t-elle, ce qui transforme instantanément mon sourire en air renfrogné.

Elle plaisante ? *Lassie* ? Elle a eu le culot de baptiser ce chien super cool Lassie. Que lui est-il passé par la tête ? Il ressemble plus à un Rambo ou un Butch, mais assurément pas à un Lassie.

– Mon pauvre, dis-je à voix basse alors que je le gratte derrière les oreilles. Après ça, elle va probablement te castrer et te mettre un de ces satanés nœuds dans les poils.

Je lève brusquement la tête et fronce les sourcils quand elle s’avance vers nous. Son visage est aussi beau que son corps. Je vous jure que j’ai l’impression que ma mâchoire se décroche quand elle approche. *Quelle bombe !* Ses longs cheveux noirs encadrent son visage angélique. Ses grands yeux sont bordés d’épais cils noirs. Sa peau laiteuse n’a aucun défaut et me donne envie de la toucher. Mes yeux dévient vers ses seins. Ils sont plutôt petits, mais trop gros pour tenir dans la bouche, je pense. Elle a un joli petit nez qui me donne envie de vomir.

D’accord, ce dernier commentaire est peut-être un peu exagéré. C’est juste ma sauvagerie qui se pointe à nouveau. C’est un mécanisme de défense que j’ai développé et que j’ai fini par maîtriser après toutes ces années. Une barrière que j’ai érigée. Je déteste le fait qu’elle me fasse déjà ressentir toutes ces choses que je ne veux pas ressentir. J’ai appris avec le temps que, si on ne ressent rien, on ne peut pas souffrir. Si je dois la voir tous les

jours, il faut que je tue le ver dans la pomme avant que ça devienne incontrôlable.

– Hé ! Tu dois être Carter. Ta mère m'a dit que tu emménageais aujourd'hui.

Sa beauté me laisse sans voix. *Qu'est-ce qui m'arrive, bordel ?*

Je me ressaisis et me redresse, surplombant son corps minuscule. Ses lèvres charnues super sexy affichent un sourire, et ses magnifiques yeux verts croisent les miens.

– Je m'appelle Indiana. Je suis ta nouvelle voisine, dit-elle gentiment en me tendant la main.

*C'est parti.*

Il est temps de la repousser avant qu'elle ne se rapproche trop. On appelle ça l'instinct de conservation. J'ai appris il y a longtemps que cela rendait les choses moins douloureuses si je repoussais quelqu'un avant qu'il ait le temps de le faire avec moi.

Je baisse les yeux sur sa main tendue, puis les remonte vers son visage.

– Tu as appelé ton chien Lassie ? dis-je avec hargne. Qu'est-ce que tu as dans la tête ? C'est un nom ridicule pour un chien comme ça. Tu réalises bien que c'est un mâle, hein ?

Sa jolie bouche s'ouvre sous le choc, et ses doux yeux verts s'écarquillent avant de se plisser.

– Le chien qui jouait le rôle de Lassie dans les films était un mâle, lui aussi, tu sais, réplique-t-elle en croisant les bras sur sa poitrine.

Si elle essaie d'avoir l'air mauvais, elle échoue lamentablement. Croiser les bras ne fait que remonter un peu plus ses petits seins fermes. Je sens ma queue gonfler, et cela m'agace furieusement. Je déteste l'effet qu'elle me fait.

J'ouvre alors le coffre et y attrape un carton pour le placer devant moi. La dernière chose que je veux qu'elle voie, c'est l'érection qu'elle me procure.

– C’est quoi, ton problème, d’abord ? me demande-t-elle en me regardant à nouveau dans les yeux. On ne peut pas dire que tu fasses une bonne première impression.

Son attitude me donne presque envie de sourire, mais il n’est pas question que je lui donne cette satisfaction.

– Je me fous de ce que tu penses de moi, gamine. Pourquoi ne vas-tu pas jouer avec tes poupées comme une gentille petite fille ?

Je lutte vraiment pour ne pas sourire alors que ses yeux s’écarquillent, tant elle a du mal à croire à la manière dont je lui parle. Quand ses lèvres s’écartent pour former un petit « O » parfait, tout ce que j’arrive à penser, c’est qu’elle a la bouche la plus excitante que j’aie jamais vue. Et cette pensée ne fait que rendre ma queue plus dure que jamais.

*Bon sang, qu’est-ce qu’elle me fait ?*

Je me surprends à me sentir presque mal de la traiter comme ça, mais la mettre en boule est bien trop amusant. Je ne vais pas m’arrêter maintenant.

– Qu’est-ce que tu es grossier ! Il a dû t’arriver quelque chose de vraiment nul dans la vie pour que tu aies une attitude si déplorable.

Elle met dans le mille. J’ai envie de dire que c’est le cas, mais je ne le fais pas. Je fronce les sourcils. Pourquoi ces paroles m’agacent-elles encore plus ? Je déteste le fait qu’en moins d’une minute elle ait déjà vu à travers ma façade. C’est quoi, cette fille ? Une sorte de voyante ou un truc dans le genre ? Mes yeux se fixent à nouveau sur les siens, et l’air compatissant que je vois sur son visage renforce mon aversion pour elle.

– Non. Je suis juste un bâtard et arrête de me regarder comme ça. Tu me mets carrément mal à l’aise.

– Te regarder comme quoi ? souffle-t-elle en mettant ses mains sur ses hanches.

– Comme si tu étais désolée pour moi. Je n’ai ni envie ni besoin de ta pitié. Plus vite tu l’apprendras, mieux



ce sera pour toi comme pour moi, princesse. Rends-toi service, gamine : reste loin de moi.

Elle reste bouche bée, et un sourire satisfait s'affiche sur mon visage.

*Mission accomplie.*

– À plus, Larry, dis-je au chien en le grattant une dernière fois derrière les oreilles avant de m'éloigner.

– Son nom est Lassie, imbécile ! aboie-t-elle dans mon dos.

– Pas pour moi, dis-je en riant doucement tandis que j'avance vers la maison. Tu ne m'entendras pas l'appeler par ce nom de tapette.

Peut-être que vivre ici ne sera pas aussi nul que je le pensais.

– Viens, mon bonhomme, l'entends-je dire en poussant un soupir exaspéré.

Alors que je monte les marches vers mon nouvel enfer, j'entends sa porte claquer. Bizarrement, le sourire que j'arborais disparaît instantanément. En fait, je me sens dégueulasse de l'avoir traitée de la sorte. Je ne regrette pas souvent mes actes.

*Pourquoi suis-je un tel bâtard ?* Ah oui, c'est vrai : je suis né comme ça.